

Sommaire



Le Bourq-de-Four.



Le jet d'eau.

Le billet du président	1
« Le bon Usage » a fait peau neuve	2
« Vous avez une belle langue »	3
Marcel Marceau, magicien du silence	5
64 ^e Assemblée générale de l'Arci ..	9
Les membres de A à Z	10
Rapport de la trésorière	21
Compte d'exploitation	22
Compte de résultats	23
Rapport des vérificateurs des comptes	24
Hommage à Jean-Pierre Sassi	25
Agapes à Gap	28
Sondage « Mieux se connaître » ...	29
Mots croisés et avez-vous lu le Trait d'Union?	31
Solution des jeux	32

Le billet du président

Une fois n'est pas coutume, j'aimerais citer un texte qui a paru à l'interne dans IDÉESpresse numéro 200, bulletin d'Edipresse. Il s'intitule «Faire relire ses papiers par un tiers critique, une foutaise dépassée?»

Subreditors = relecteurs de copie, réviseurs de textes, redresseurs de mots, vérificateurs de la logique et de la fluidité des articles écrits par les journalistes professionnels... Une bien belle tradition anglosaxonne, gage de constance dans la qualité, que nos journaux romands envient depuis toujours mais n'ont que rarement les moyens de s'offrir.

Or, voici que David Montgomery, directeur général de Mecom – un fonds d'investissement britannique spécialisé dans les médias, d'ores et déjà propriétaire de 200 journaux régionaux en Europe et qui avait tenté, mais en vain, d'acquérir en France «Le Progrès», «Le Dauphiné libéré» et, contre Hersant, les journaux du Pôle Sud des groupes Le Monde et Lagardère –, vient de déclarer que, depuis que les reporters sur le terrain peuvent, avec leur ordinateur portable, mettre leurs papiers directement en page, les subreditors sont dépassés. «Le subrediting est un monde crépusculaire qui contrôle des choses qui n'ont pas vraiment besoin d'être contrôlées. (...) Les subreditors et autres rédacteurs en chef sont des malades du contrôle, ils veulent contrôler chaque

mot, ça suffit, il faut laisser aller maintenant», conclut-il.

Objectif évident: réduire les coûts. Mode de faire: flatter les journalistes en leur disant que leurs papiers n'ont pas à être relus. Conséquence? Voyez ce qu'en disent quelques journalistes britanniques sur les «Press Gazette Blogs»:

● Dominic Ponsford: sans subreditors, les frais d'avocats de Mecom vont exploser: un mot est si vite utilisé de travers. Ponsford ajoute: à l'heure d'internet, les médias auraient plutôt besoin de plus de subreditors que de moins.

● Grey Cardigan: «Montgomery est fou. Il y a certains journalistes que je ne laisserais même pas tout seuls à côté d'un livre à colorier, alors à côté d'une page en train de se monter, je ne vous dis pas».

● Supersub: «Il est évident que Montgomery ne comprend pas comment fonctionnent la plupart des journaux. Laisser de jeunes journalistes inexpérimentés présenter leurs papiers directement aux lecteurs? La seule idée me donne des frissons».

Dans ce débat, chacun en prend assez justement pour son grade.

A méditer et rendez-vous tous le samedi 17 mai à Genève.

Votre président:

Michel Jaccoud

«Vous avez une belle langue»

Le 8 février 1947, André Gide écrivait en première page du *Figaro littéraire* un long article consacré à un livre qui venait de paraître en Belgique, après dix ans d'existence, et avait pour titre *Le Bon Usage*. L'auteur était un certain Grevisse (les raffinés disent «greuvisse», et non «grévisse»), un grammairien wallon dont l'œuvre n'avait d'abord frappé personne dans les circonstances troublées que l'on sait.

Les «étranges lucarnes» n'existaient pas

L'étonnement enchanté de Gide déclencha le succès de l'ouvrage à une époque où la télévision n'existait pas, et où tout le monde ne pouvait pas dire n'importe quoi. Or je reçois aujourd'hui la quatorzième édition de cet ouvrage devenu célèbre qui a servi de bible à plusieurs générations de lettrés ou de simples amateurs de langage comme le sont les lecteurs de la présente chronique. Cette refonte, comme les deux précédentes, est due au tact, à la science, j'ai envie de dire au génie de M. Goosse, le délicat et fidèle continuateur de son maître et par ailleurs beau-père.

J'ai lu attentivement ce qu'écrivait Gide en 1947, l'année où il obtint le Prix Nobel: il n'y a pas à y changer une virgule et je partage en tout son opinion. Je suis prêt à louer *Le Bon Usage* de la même façon que lui, sur les mêmes bases, à savoir la liberté que laisse l'auteur d'acquiescer à ce qui est au mieux conseillé, jamais imposé, presque toujours simplement

décrit. La grande supériorité du Grevisse c'est qu'il «ne légifère point, il constate». *Le Bon Usage* expose la langue française dans sa forme actuelle et son évolution à force d'exemples et de citations qui témoignent aussi bien de l'oral courant que de l'écrit dans ses divers niveaux et styles – tout cela sans une once de pédantisme. Evidemment, venant de Bruxelles, aucune trace non plus de centralisme parisien: on ne rechigne jamais devant les régionalismes, ce qui constitue aussi une originalité vitale.

En somme, il ne s'agit pas, comme l'écrit André Goosse, qui a l'air et la pipe de Maigret – belge oblige! – «de substituer d'autres jugements péremptoires aux jugements de tradition puriste, mais de montrer, par l'observation de l'usage réel, combien sont précaires ou arbitraires ou simplistes ou même vains beaucoup de ces jugements».

En passant par le Québec...

J'ai longtemps hésité moi aussi, comme Gide, à ouvrir *Le Bon Usage*, dans lequel je croyais trouver de vertueux ukases de puristes qui m'auraient irrité, sur le thème: «Ne dites pas, mais dites.» Lorsque je le découvris, presque un demi-siècle après l'auteur des *Nourritures terrestres*, ma surprise fut grande de constater avec quelle finesse les aspects grammaticaux étaient exposés, avec quelle justesse les imbroglios de notre langue se trouvaient dé mêlés. Mais alors, direz-vous, quelle est la nouveauté de cette édition refondue?... Oh! sur le fond, peu de

changements interviennent : un élargissement du champ traité, une mise à jour tout au plus, avec des petites indications ajoutées pour tenir compte des formes en usage ici et là, en particulier au Québec – ce qui n'est pas rien au moment où nous avons tant besoin du renfort de nos « Américains » à nous.

A l'historique de *dindon* on lit cet ajout : « En outre, au Québec, un dinde, une personne bête ou vaniteuse. » Qu'il me soit permis de noter qu'il en va de même dans certains usages occitans où un dinde est un nigaud prétentieux.

Lecture facilitée !

Sur l'aspect matériel du livre, en revanche, le changement d'orientation est plus radical, et sûrement bénéfique. Cette édition du XXI^e siècle change la présentation sur la page avec, à mon avis, un dou-

ble avantage : d'abord, sur le plan typographique, les lignes beaucoup plus courtes facilitent grandement la lecture – c'est là une vieille règle souvent négligée de nos jours par l'incompétence des graphistes informaticiens, qui ont parfois quelque chose du dinde... Ce qui ajoute à la clarté, c'est aussi le fait que les remarques historiques rendant compte de l'évolution d'un mot ou d'une tournure sont placées dans une marge très bien dégagée, fort lisible, et fonctionnent comme des suppléments d'information faciles à distinguer du corps principal du texte.

Que dire de plus ? Maurice Grevisse était le fils d'un forgeron et d'une couturière, c'est sans doute pourquoi, de fil en aiguille, il a si bien su battre le fer quand il était chaud !

(Les intertitres ont été ajoutés par nos soins.)

Marcel Marceau, magicien du silence

Marcel Marceau, poète du silence, a rejoint en septembre 2007 au paradis des enchanteurs d'autres poètes qui, chacun en son domaine, nous ont transporté dans leur univers féerique : Chaplin, Tati, Miró, Prévert, Trenet. Leur art, à tous, témoigne d'une même fraîcheur juvénile qui a su garder intactes les possibilités d'émerveillement de l'enfance.

Si la presse, dans son ensemble, a rendu à Marceau l'hommage qu'il méritait, on n'en peut dire autant des chaînes de télévision francophones. Est-ce pour mieux célébrer le magicien du silence qu'elles ont toutes, à l'exception d'Arte, fait preuve d'un tel mutisme ? Notre télévision romande, si prodigue de productions yankees infantiles, ne lui a pas consacré la moindre émission. Celui qui se présentait comme « le Français le plus connu dans le monde avec le commandant Cousteau » ne devait pas l'être de nos « élites » médiatiques. Apparemment le monde de la parole n'est pas compatible avec le monde du silence.

Le mimodrame, langage du geste

« La mime est oubliée à tel point que l'on provoque une sorte de surprise en la plaçant au même rang que la danse, la comédie et la tragédie dans le cortège des arts scéniques » remarque Jean Dorcy dans son ouvrage *J'aime la Mime*¹.

Et pourtant, l'art de la pantomime est vieux comme le monde... ou presque. Les Grecs et les Romains étaient friands de spectacles de mimes. Des acteurs tels Pylade et Barthylle avaient acquis une grande célébrité à la fin du premier siècle avant l'ère dite chrétienne.

Longtemps tombé en désuétude, cet art fut repris au XIX^e siècle par un mime célèbre : Gaspard Jean-Baptiste Deburau, le Pierrot du Théâtre des Funambules. Mais c'est la période de l'entre-deux-guerres qui vit un renouveau du mimodrame en France. Grâce d'abord à Etienne Decroux. Cet élève de Copeau puis de Dullin délaissa le métier d'acteur pour se consacrer presque entièrement au mime. Il initia Jean-Louis Barrault à cet art et fut le premier à créer une école de mimes qui révéla un certain... Marcel Marceau.

Decroux, Barrault, Marceau... trio majeur de l'éclosion du mimodrame moderne. Grâce à eux la pantomime est devenue un art autonome, indépendant de la danse ou de la comédie. Mais si Decroux peut être considéré comme le promoteur de la pantomime contemporaine, Marceau fut vraiment le rénovateur d'un art trop longtemps figé dans la tradition. Un art où le silence est d'or.

Une vocation précoce

Marcel Marceau (de son vrai nom Mangel) est né à Strasbourg le 22 mars

1923, de parents juifs alsaciens. C'est au cinéma, en voyant *La Ruée vers l'Or*, qu'il découvre sa vocation. Agé de dix-douze ans, il amusait ses petits camarades par des imitations de Charlot.

En 1939, sa famille s'installe à Limoges, où Marcel fait l'École des arts décoratifs. A la suite de la déportation de son père – qui ne reviendra pas d'Auschwitz – il s'engage dans la Résistance. En 1944, il entre à l'école de Charles Dullin, où il suit, en compagnie de Jean-Louis Barrault, le cours de mimes d'Étienne Decroux. Engagé volontaire dans la 1^{re} armée, il participe à la campagne d'Allemagne et joue parfois pour les troupes alliées. En 1946, il entre dans la compagnie Renaud-Barrault et interprète le personnage de Baptiste, rôle tenu à l'écran par J.-L. Barrault dans l'incomparable chef-d'œuvre de Carné, *Les Enfants du Paradis*.

L'année suivante, s'étant séparé de Barrault, il fonde sa propre compagnie de mimes et crée le célèbre personnage de Bip.

Bip, Bip, hourrah !

C'est pour marquer une rupture avec la technique conventionnelle de ses prédécesseurs que Marceau imagine Bip. Bip est, disait-il, « un héros poétique et burlesque de notre époque ». Visage de clown blanc, maillot rayé, pantalon blanc, haut-de-forme bosselé piqué d'une rose rouge,



Marcel Marceau.

Bip est tour à tour voyageur, dompteur, colleur d'affiches, soldat, chasseur de papillons, etc. Ce personnage muet est on ne peut plus parlant. Il exprime tous les sentiments de l'être humain : tristesse, jalousie, souffrance, allégresse, inquiétude, espoir, étonnement, etc. « Bip, c'est vous et moi », expliquait Marceau. « C'est un Don Quichotte qui se bat contre les moulins à vent de la vie. »

Dès 1954 commencent les premières tournées à l'étranger dont, en fin d'année, un passage à Lausanne, au Théâtre municipal.

J'étais là, telle chose m'advint... un éblouissement ! La magie du mimodrame m'était soudain révélée, par le plus illustre de tous les mimes. Illustre, Marceau ne l'était pas encore à l'époque. En témoignait le nombre extrêmement faible de personnes qui s'étaient déplacées... à la grande indignation de Jack Rollan, présent dans la salle.

Marceau revint à Lausanne trois ans plus tard, avec sa compagnie cette fois. Mais, seul ou avec sa troupe, c'était toujours le même enchantement. « Cadré par le pinceau lumineux d'un projecteur, dans le vide silencieux de la scène, Marceau, en quelques gestes de magicien démiurge, recrée le monde et le poétise » note Hélène Lacas².

Marceau ne cessera dès lors, jusqu'à sa dernière apparition en public, quarante-cinq ans plus tard, d'écumer les scènes du monde entier. Infatigable pèlerin, Juif errant colporteur et propagateur d'un art sans frontières, à la fois intemporel et universel, il était compris de tous les publics. « Si j'ai pu émouvoir ou amuser des spectateurs du monde entier, sans parler, cela veut dire que tous les hommes sont semblables » disait ce « chroniqueur du silence » comme il aimait à se définir.

Au pied de l'idole

L'ambition de Marceau était de transmettre son art. La compagnie qu'il avait fondée disparut en 1964 faute de crédits. Quinze ans plus tard, il put enfin réaliser son rêve de créer l'École internationale de mimodrame, à Paris, subventionnée par la Ville de Paris.

L'école accueillait plus de septante élèves venus d'une vingtaine de pays. On y pratiquait toutes sortes de disciplines proches de l'art du mimodrame : escrime, danse classique et moderne, acrobatie. Un cycle d'études de trois ans est sanctionné par une sélection implacable qui ne retient qu'un nombre infime de diplômés.

Marceau a suscité quelques vocations, notamment en Tchécoslovaquie et au Japon. Parmi ses élèves ont figuré Gilles Ségal, Bernard Haller et le clown Dimitri. Le fils d'Etienne Decroux, Maximilien, ainsi que l'une des filles de Chaplin, Victoria, ont aussi repris le flambeau.

Le « père » de Bip ne cache pas que le plus beau souvenir de sa carrière fut sa rencontre avec le « père » de Charlot. Car si Decroux fut son maître, Chaplin fut son idole. Les deux géants du muet ne se virent qu'une seule fois, lors d'une rencontre inopinée dans un aéroport parisien. Bip s'agenouilla devant Charlot pour lui baiser les mains. « Je lui ai dit qu'il était un dieu pour moi, raconte Marceau. Puis j'ai

imité Charlot. Et à son tour, il a esquissé son pas avec sa canne.»

On a beaucoup à dire en ne parlant pas.

Notre époque de tapageuse futilité, de gesticulations débridées et de vociférations sauvages est-elle encore capable d'apprécier ou même de concevoir un tel spectacle: l'harmonieuse éloquence du silence et du geste?

«Pour moi, affirmait Marceau, tous les arts, et parmi eux le mime, peuvent contribuer à changer l'être humain en l'éduquant.»

N'est-ce pas là le propos d'un véritable humaniste?

André Panchaud

1 Ed. Rencontre, Lausanne, 1968.

2 *Encyclopédie thématique Universalis*, t. 6, 2004.

Hommage à Jean-Pierre Sassi

« Auprès de mon arbre... »

« J'ai plaqué mon chêne... » Une nombreuse assistance était réunie sous le magnifique intérieur boisé de l'église de la Colombière, à Nyon, pour rendre un dernier hommage à notre ami Jean-Pierre Sassi, décédé le 28 février dernier, à l'âge de 73 ans. Notre confrère, mon ami «... de haute futaie» depuis près d'un demi-siècle, laissera un grand vide parmi nous.

A l'annonce de sa disparition, j'ai soudain retrouvé l'image de notre première rencontre. C'était à Berne, vers les années soixante, devant le marbre d'une imprimerie bernoise. Une rencontre, fruit du hasard, liée à la mise en pages d'une publication dont j'assumais la charge. Un ouvrage technique où toutes les difficultés typographiques étaient réunies : tableaux incorporés dans le texte, tableaux placés verticalement, tableaux sur double page, notes de bas de page, références croisées, illustrations hors texte, habillages de dessins et de photographies, index et table des matières. Dans ces années-là, mon bon monsieur, la composition au plomb n'offrait pas toutes les facilités de la publication assistée par ordinateur d'aujourd'hui «... dont on fait n'importe quoi... Sauf naturellement les flûtes ».



Jean-Pierre Sassi : « Auprès de mon arbre... Je vivais heureux. » Photo Bernard Déchanez (2004)

Pressentant que la mise en pages de cet ouvrage allait, à coup sûr, ne pas se dérouler sans anicroche, j'avais précisé, dans la marche à suivre, que j'apprécierais de pouvoir m'entretenir avec le metteur en pages. Ce fut ma première rencontre avec un jeune compositeur typographe débar-

quant de son Jura natal dans la Ville fédérale, Jean-Pierre Sassi: «... mon alter ego... du même bois, un peu rustique un peu brut». Unis et solidaires, au-dessus de longues galées d'une chaude composition en Gill Sans Monotype, brillante et argentée, nous avons trouvé les solutions idoines à tous nos problèmes: «Qu' j'ai pas vu la lune... Auprès de mon [m]arbre.»

Plus tard, nos chemins se sont croisés régulièrement. Chaque année, ou presque, à l'occasion des assises annuelles de l'Archi ou de réunions entre anciens correcteurs de Berne, car Jean-Pierre quitta les bords de l'Aar vers les douceurs du Léman pour mettre sa gentillesse et l'ensemble de ses compétences typographiques et de correcteur au service d'un fabricant réputé de produits pharmaceutiques.

«Il peut désormais tomber des hall'bardes»

«Mais si quelqu'un monte aux cieux...»

«J'aurais jamais dû... Le quitter des yeux»

[Citations : Georges Brassens.]

Bernard Déchanaz

Il était un membre fidèle parmi les fidèles...

C'était en 1962. Je commande un café au Buffet de la Gare, à Lausanne. Qui vois-je à la table voisine? Un confrère typographe, de trois ans mon aîné, mon compatriote jurassien Jean-Pierre Sassi. Nous nous étions côtoyés dans la salle de cours professionnels à l'Imprimerie du Jura, à Porrentruy. Tout comme moi, il venait atténuer une certaine fébrilité, avant de participer à l'examen d'aptitudes pour le cours par correspondance de correcteurs. Il avait fait le voyage de Berne, moi de Delémont. Ensemble, nous sommes montés par l'avenue Ruchonnet vers les Imprimeries Populaires, afin de rejoindre une salle de l'Ecole romande de typographie et subir ledit test. Deux années d'intenses travaux se profilaient avant l'épreuve finale.

Ami du regretté François Portner, Jean-Pierre Sassi n'allait plus quitter la voie de la correction typographique. Après avoir fait partie du fameux groupe de Berne, il s'était établi à Nyon, œuvrant chez Zyma. C'est là qu'il allait effectuer sa carrière professionnelle, jusqu'à la retraite.

Mon confrère jurassien participait régulièrement aux assemblées générales et



Le comité d'organisation de l'Assemblée générale 2000. De gauche à droite: † François Portner, Georges Lambert, Marc Zurcher, Charles Biollay, Georges Bochud, Joseph Christe et † Jean-Pierre Sassi.

autres réunions, que ce soit à Paris ou à Bruxelles. Son décès, survenu le 28 février, attrista profondément les membres de notre association. Il était âgé de 73 ans.

A Gerlinde, son épouse, qui l'accompagnait fidèlement et affectionnait les retrouvailles arciennes, nous adressons nos sincères condoléances.

Roger Chatelain

Jean-Pierre Sassi était membre honoraire de l'Archi depuis quarante-six ans, rejoignant notre association le 1^{er} mai 1962. Nous gardons de lui un lumineux souvenir.

Son engagement au comité de l'Assemblée générale 2000 à Morges et sa fidèle participation ont été exemplaires.

Toute notre sympathie à son épouse et à sa famille.

Joseph Christe

Sondage

« Mieux se connaître »

Voici le dépouillement des fiches qui nous sont parvenues par la poste. Cinquante-huit d'entre vous ont pris la peine de répondre, dont vingt-deux nous ont communiqué des idées et suggestions intéressantes ou simplement un petit compliment sur la qualité de notre bulletin. Merci à tous!

Quant à la centaine de réponses par voie électronique, je distribuerai un papier et nous en parlerons lors de l'assemblée générale. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de terminer ce dépouillement.

Les chiffres

«Statut». 27 retraités, 16 salariés en CDI dont 2 combinent plusieurs employeurs, 9 personnes à leur compte (mandats, travail à domicile, en CDD à temps partiel, payé à l'heure), 4 chômeurs (avec ou sans gain intermédiaire), 2 non mentionné.

Formation de base. Imprimerie 34 (sur-tout parmi les retraités), secrétariat et commerce 6, enseignement 5, journalisme 3, traduction 2 (une personne a une double formation), autre formation universitaire 5, non précisé 4.

Métiers exercés. Correction 80%-100% de l'activité 9, correction 5%-60% de l'activité 7, polygraphe 3 (mais aucun à 100%), journalisme 3, secrétariat et commerce 5, traduction 2, cafetier 1, famille et

enfants 4 (dont un homme), artiste peintre 1, non précisé 1.

Seul-e? Seul-e et en réseau 5, seul-e 5, en réseau ou entreprise 11, non précisé 10.

Affiliation. 24 syndiqués à Comedia, 1 syndiquée à UNIA, 33 non-syndiqués – 30 membres Arci (dont 7 Arci/AST), 7 AST seulement (notre bulletin circule), 21 sympathisants Arci.

Les suggestions et attentes

Défense de la langue française. Cinq personnes mentionnent ce point. Trois préconisent une lutte opiniâtre contre les anclismes, en collaboration avec les journalistes et une autre nous suggère d'intervenir dans les classes pour «mettre l'accent sur les bienfaits d'une langue parlée et écrite correctement». Une sympathisante nous signale quelques coquilles dans l'édition de juin 2007 ainsi que l'humour involontaire d'une grande surface commerciale pour signaler sa présence: «SALE ZONE» sur d'immenses panneaux en bordure de route...

Evolution de la langue. Une journaliste souhaiterait que le Guide du typographe, «qui date de 2000, soit actualisé constamment sur le site internet de l'Archi». Un correcteur met en garde contre une «hypernorme qui ne refléterait que l'usage de quelques-uns» et rappelle que Rabelais, Montaigne et Ronsard «créaient des mots,

en empruntaient au grec, au latin et à d'autres langues».

Nouvelles rubriques dans le «Trait d'Union». Une correctrice «libre» de Paris souhaiterait voir les conditions de travail dans différents pays traitées sous l'angle de la défense de nos droits. Autres suggestions, en vrac: «L'édition électronique pour les nuls», «Casse-têtes orthographiques et grammaticaux», «Nouvelles parutions» (spécialement d'auteurs suisses)...

Site internet. Création d'une bourse de l'emploi, y centraliser les offres de stages et formation, forum d'échange pour les indépendants, «infos pratiques» par courriel, y introduire un vrai tarif aux mille signes.

Relations avec d'autres associations, rencontres. Une correctrice-traductrice propose de prendre contact avec l'ASTI (association suisse des traducteurs et interprètes) pour une collaboration entre correcteurs et traducteurs. Un retraité mentionne des rencontres trimestrielles. Un ancien président pense qu'il serait bon de rétablir l'usage d'inviter un conférencier aux assemblées générales.

Et maintenant, que voulons-nous?

On peut dégager trois motivations pour être membre de l'Archi: a) la défense de la langue française et tout ce qui a trait à son évolution; b) revoir ses anciens collègues de travail pour évoquer le bon vieux

temps; c) les conditions de travail, le tarif, l'isolement (les «libres»), en résumé ce que vivent les correcteurs dans l'exercice de leur métier.

Nous répondons partiellement aux deux premières motivations, surtout pour ce qui touche à la langue. L'actualisation permanente du Guide constitue malheureusement un chantier qui nous dépasse, mais les membres du comité actifs dans le cours par correspondance veillent à ne pas promouvoir une hypernorme sclérosée. Si toutefois la défense de la langue française devenait le but premier de l'Archi, il serait plus efficace de se fondre carrément dans l'association du même nom.

Toutes proportions gardées, nous connaissons les mêmes problèmes que les syndicats: érosion du nombre de membres, atomisation des lieux de travail, isolement.

Ce n'est pas la première fois qu'on parle de bourse de l'emploi sur notre site ou de forum d'échange pour les «libres». A notre niveau, il est toujours possible de constituer de petits réseaux entre membres vivant la même réalité et, notamment, d'actualiser le tarif. Mais avec le seul administrateur du site et un comité de plus en plus réduit qui ne se réunit que très épisodiquement, cette suggestion ne peut devenir réalité que si d'autres membres sont prêts à s'y engager concrètement.

Marie Chevalley